



## CHANT

DE "L'UNION CHORALE PALESTRINA" DE QUÉBEC

## 1er COUPLET

Rire et chanter, dit un adage,  
Est le secret de vivre vieux ;  
Et ce secret fut le partage  
De nos ancêtres valeureux.  
Aussi, suivant leur bel exemple,  
Nous chantons en toute saison,  
Dans nos foyers ou dans le temple,  
La note grave ou la chanson.

## Refrain :

Fidèles amants de la muse,  
Chantons en sol, en ut, en la (bis)  
Le chant du "Chœur Palestrina"  
Qui nous rallie et nous amuse !

## 2e COUPLET

Aux doux accords de la musique  
Nous mêlons nos modestes voix  
Qui vont, comme un encens mystique,  
Porter nos vœux au Roi des rois.  
Nous chantons sa divine mère  
Lui demandant avec ardeur  
De faire régner sur la terre  
La foi, la paix et le bonheur !

## Refrain :

Fidèles amants de la muse,  
Chantons en sol, en ut, en la (bis)  
Le chant du "Chœur Palestrina"  
Qui nous rallie et nous amuse !

## 3e COUPLET

Quand luit le jour de la patrie,  
Emus, nous redisons les chants  
Appris d'une mère chérie  
Alors que nous étions enfants....  
Et nous chantons la Canadienne  
Avec son gracieux minois ;  
Nous la proclamons la gardienne  
De notre langue et de nos loix !

## Refrain :

Fidèles amants de la muse,  
Chantons en sol, en ut, en la (bis)  
Le chant du "Chœur Palestrina"  
Qui nous rallie et nous amuse !

## 4e COUPLET

Rire et chanter, c'est notre vie,  
Notre devoir et notre bonheur :  
Le ciel et la terre fleurie  
Chantent un hymne au Créateur.  
Eh bien ! chantons, chantons sans cesse  
Puisque nos chants plaisent à Dieu,  
Et que la plus vive allégresse  
Nous accompagne en ce bas-lieu !

## Refrain :

Fidèles amants de la muse,  
Chantons en sol, en ut, en la (bis)  
Le chant du "Chœur Palestrina"  
Qui nous rallie et nous amuse !

## EN VISITE

Tel l'oiseau chante son ramage  
En franchissant bois et vallons ;  
Ainsi, volant de plage en plage,  
Nous fredonnons sur tous les tons.  
Indignes d'atteindre à la gloire  
Où le génie est convié,  
Nous n'aspérons, noble auditoire,  
Qu'à mériter votre amitié.

## Refrain :

Au revoir ! et merci, mesdames,  
Et vous, messieurs, de votre accueil (bis)  
Nous garderons avec orgueil  
Votre souvenir dans nos âmes !

*J. B. Caouette*

Québec, août 1894.

## UN ORIGINAL



Le baron des Houssaux vivait, depuis vingt-deux ans, dans son château de Mont-aux-Feuilles, ne sortant jamais, ne recevant personne, servi par un ménage rébarbatif et également barbu ! la femme, la cuisinière, ayant au menton presque autant de poils que son mari, le valet de chambre.

Le château avait une allure féodale ; trois tours restaient debout, solides, pouvant servir de prison ; la quatrième avait été entamée et démolie, lors des escapades de madame la duchesse de Berry en Vendée.

Le père du baron actuel avait soutenu un véritable siège et, par fierté, il s'était opposé à ce qu'on réparât la brèche faite à son château. La ruine s'était aggravée ; mais si l'on n'avait pas pensé la plaie au dehors, on l'avait pansée au dedans, et, derrière l'ouverture apparente, un excellent mur bien solide empêchait d'entrer par assaut dans le manoir sévère.

On savait, dans le pays, que le baron avait un fils ; mais l'enfant n'était jamais venu au château. Né à Paris, il y avait été mis en nourrice. Sa mère était morte en lui donnant le jour.

On assurait que le baron, frappé de cette mort, ne pouvait, dans son deuil, pardonner à son fils d'avoir été la cause de la catastrophe. Il l'avait fait élever, instruire ; puis il l'avait mis à même de se présenter dans le monde. Il lui payait régulièrement une pension en rapport avec sa fortune ; mais, à peine si, pendant vingt-deux ans, il l'avait vu cinq à six fois, et on aurait dû le lui présenter pour qu'il le reconnût.

Le baron était riche, faisait des aumônes et, régulièrement, commandait au curé, quatre fois par mois, une messe pour le repos de l'âme de sa femme, qui était assurément en purgatoire, affirmait-il.

Cette dernière indication laissait supposer que, dans la tristesse de son veuvage, le baron conservait le souvenir de quelques infractions de la baronne aux règlements qu'il lui avait imposés. Un portrait, qui ne quittait pas le cabinet de travail du baron, attestait ces deux signes particuliers. Mais le baron, en tout cas, avait pardonné, et ce n'était pas par rancune qu'il ne recevait pas son fils.

D'ailleurs, l'originalité de cette vie de reclus, et quelques autres preuves de bizarreries n'empêchaient pas le baron d'être un savant de premier ordre dans sa contrée.

Seulement, le baron ne voulait pas qu'on vint chez lui, et, s'il était obligé d'assister à une fouille dans les environs, il allait, au grand trot de son cheval, voir déterrer un homme préhistorique ; puis il revenait en hâte, enchanté d'avoir dit son opinion sur le tibia ou sur le crâne retrouvé.

Son fils, très respectueux, touché sans doute des preuves de tendresse qu'il recevait de ce père original, lui écrivait souvent, se faisant le messager de ses acquisitions, en livres, en objets précieux, mais ne venait jamais lui apporter les trésors recherchés et acquis pour son compte.

Un jour, le baron reçut de Paris une lettre qui le troubla fort.

Son fils lui écrivait :

Je vous remercie, mon cher père, d'avoir consenti à mon mariage. Rassurez-vous ! Celle que j'épouse, élevée par une mère pieuse, est aussi honnête au fond de l'âme qu'elle est belle. Vous pouvez la bénir sans crainte. Ne viendrez-vous pas à Paris ?

J'ai transmis aux deux notaires les détails que vous m'avez envoyés pour le contrat. J'ai encore à vous remercier. Je ne me savais pas si riche.

Je vous embrasse.

THÉOPHILE DES HOUSSEUX.

P. S. — Voulez-vous, mon cher père, pour que je puisse faire la publication du premier ban, me dire à quelle mairie je dois me présenter pour retirer l'acte de décès de ma mère ?

Cette lettre, je l'ai dit, causa au baron une agitation extraordinaire. Il la lut et relut pour l'étudier. Il fut, tout un jour, sans vouloir y répondre.

Comme son vieux domestique barbu le voyait aller et venir dans la maison, il se hasarda à l'interroger ; la vieille cuisinière barbue devint aussi subitement inquiète, et osa demander au baron les motifs de son manque d'appétit.

Le savant n'avait, paraît-il, aucun secret intime pour ses domestiques. Il leur montra la lettre. Les serviteurs en furent atterrés. Que faire ? que répondre ?

Trois jours après la réception de cette lettre, en apparence si simple, et qui provoquait un effroi si mystérieux, le baron, qui n'avait pas dormi, écrivit à son fils :

"Viens, je t'attends !"

Le fils accourut. Le père le reçut avec une émotion réelle, sincère, et, s'étant enfoncé avec lui dans sa bibliothèque, il lui dit :

— Mon enfant, me crois-tu un honnête homme ?

— Ah ! mon père !

— Penses-tu que je sois incapable non seulement d'un crime, mais d'une lâcheté ?

— Oui.

— As-tu jamais trouvé dans ce que je t'ai écrit et dans mes travaux scientifiques l'ombre d'un mensonge ?

— Non.

— J'ai donc ta confiance ?

— Entière, absolue.

— Eh bien ! mon enfant, je vais te révéler un grand secret, douloureux pour l'honneur de notre famille. J'ai laissé croire pendant vingt-deux ans que ta mère était morte.... Je t'ai trompé, j'ai trompé tout le monde.... Ta mère vit.... mais elle est folle !

Le jeune homme, revenu subitement enfant, eut une suffocation. Sa mère vivait et il ne la connaissait pas ! Sa mère était folle !

— Où est-elle ? Je veux la voir.

— Tu la verras, dit le baron.

— Partons !

— C'est inutile, elle est ici !

— Ici ?...

Théophile des Houssaux se leva, frémissant.

Le baron, triste et pâle comme un jupon, mit sa main froide sur celle de son fils et le contraignit à se rasseoir.

— Ecoute-moi encore deux minutes. Quand je me suis aperçu de ce malheur, je me suis empressé de quitter Paris, en emmenant ta mère, dont une fièvre de lait avait, pour jamais, dérangé la raison. Je m'assurai que le mal était incurable.

— Quoi ! les médecins vous ont dit cela ! Mais depuis ?...

— Depuis, comme alors, j'ai fait ce qu'il fallait faire. Je suis venu m'enfermer avec la malade dans ce vieux château ; je me suis condamné à la solitude, à la séquestration ; je me suis fait le gardien de la pauvre folle. Ta la verras.... Elle est devenue bien douce, et souvent je me demande s'il y aurait un inconvénient sérieux à la laisser libre.... Mais, elle-même ne veut plus quitter son appartement, et j'ai redouté de la contraindre. Viens ; sois prudent, prends garde de l'exciter.

Le baron se leva et conduisit alors son fils, qui le suivait en tremblant, à une des grosses tours du manoir. Si de grandes précautions avaient été prises pour que la folle ne pût s'échapper, si aucune fenêtre ne donnait sur la campagne, elle avait, du moins, comme ameublement, comme confort, tout ce que la sollicitude d'un mari compatissant pouvait lui assurer.

Théophile avait eu une nouvelle secousse, lorsque, arrivé à la tour où sa mère était enfermée depuis vingt-deux ans, il avait vu son père mettre dans une serrure de prison une clef de gâtier.

Cette impression horrible se dissipa, quand, la porte ouverte, il vit la chambre spacieuse, presque élégante, où vivait la pauvre malade.

L'enfant avait un portrait de sa mère, jeune et jolie ; il s'était incrusté cette image dans le cœur, et il eut de la peine à reconnaître l'original dans la petite femme à cheveux gris, pâle, courbée, vêtue sans goût et sans mode, qui tourna ses regards craintifs vers les deux arrivants.

Elle paraissait étonnée de voir son mari accompagné.

— Un médecin ! balbutia-t-elle d'une voix étrange qui n'avait plus de sonorité, depuis vingt-deux ans qu'elle se parlait seule, à elle-même.